

# La Grèce

## qui ouvre le chemin

Entretien avec Yannis Youlountas

**Y**ANNIS YOULOUNTAS, PHILOSOPHE ET CINÉASTE MILITANT, EST LE réalisateur des deux films *Ne vivons plus comme des esclaves* (2013) et *Je lutte donc je suis* (2015), qui est projeté en ce moment dans des cinémas et des lieux de luttes. Les deux films, financés de manière militante, sans subvention étatique, sont en libre accès sur Internet. Le dernier témoigne, avec un souci à la fois esthétique, éthique et politique, des résistances et des constructions sociales anticapitalistes qui surgissent ces dernières années, en particulier en Espagne et en Grèce. Nous avons rencontré Yannis au cours de sa tournée et l'avons interrogé sur la signification des événements grecs au regard du désir mondial de révolution.



**Depuis l'insurrection du 6 décembre 2008, le mouvement contestataire en Grèce n'a pas cessé de construire de multiples lieux et moyens d'autonomie, de multiples reprises en mains des nécessités vitales abandonnées par l'État, tout en luttant contre les mesures antisociales du gouvernement et contre la violence des groupes néo-nazis. Les acteurs de ce mouvement ont-ils l'impression d'être intégrés dans un processus révolutionnaire, ou dans les prémices d'un tel processus, et quels sont les critères qui justifieraient une telle impression ?**

L'époque est révolutionnaire en Grèce. Depuis sept ans, un processus politique embryonnaire et radical est en train de germer et de se répandre. On assiste à une transformation progressive mais profonde de l'imaginaire social, ce concept de Cornelius Castoriadis qui inspire beaucoup les mouvements sociaux actuels. Castoriadis, ignoré en Grèce pendant ses années « Socialisme ou Barbarie » ou « Monde Diplo », commence seulement depuis quelques années à être vraiment lu, interprété et repris diversement. En particulier par le Mouvement Antiautoritaire pour la démocratie directe : « Alpha Kappa » (AK), créé en 2003 par des anarchistes et des antiautoritaires désireux de diffuser plus largement nos idées, en entretenant plus de relations avec le reste du mouvement social et la population. Les espaces nouveaux se multiplient : lieux autogérés, initiatives solidaires, zones de gratuité et, surtout, des assemblées. Une réflexion approfondie est menée sur la transition entre la forme politique actuelle, prétendument démocratique, et une approche de la démocratie directe qui puisse être pédagogiquement compréhensible par la plupart de ceux qui nous entourent, tout en poursuivant notre chemin vers l'utopie, en l'occurrence vers l'anarchie.

La première des révolutions consiste à nous libérer des fers qui sont dans nos têtes : l'émancipation de l'imaginaire précède et accompagne l'émancipation économique et sociale. Il s'agit de libérer le désir, au sens où l'entend, par exemple, Raoul Vaneigem. Libérer le désir de l'envie, c'est-à-dire de la convoitise. Alléger le besoin. Inventer sa vie, hors des sentiers battus et des autoroutes à péages. Sans libération du désir, il n'y a pas de véritable libération de l'imaginaire social. Depuis l'enfance, nous sommes conditionnés à retenir, contenir et parfois même punir notre désir de changer la vie. C'est en rompant cette entrave, en brisant les chaînes de la fabrique de l'opinion, en claquant la porte du cirque social et

en quittant nos jeux de rôles, que de nouvelles perspectives apparaissent, innombrables.

**Comment expliques-tu que ce phénomène se produise particulièrement en Grèce aujourd'hui ?**

Certes, je remarque ce phénomène en Grèce plus qu'ailleurs en Europe, mais il faut relativiser le propos par rapport à une société encore très conservatrice, attachée à ses habitudes et à ses biens matériels : beaucoup de gens n'arrivent pas à imaginer qu'on puisse sortir du capitalisme, même s'ils sont de plus en plus chatouillés par tout ce qu'ils lisent sur les murs et par le nombre d'initiatives qui surgissent sous leurs yeux un peu partout. Il y a encore des freins très nombreux. Par exemple, la société grecque est encore très cléricale avec tout ce que cela implique. Mais c'est aussi un territoire directement lié à des réflexions profondes datant de l'Antiquité, notamment sur le pouvoir.

Un autre obstacle est le fait que, dans les années 1990, on a vu l'apparition des cartes de crédit et d'une frénésie consumériste qui a atteint toute une génération jusqu'à la fin des années 2000 et dont il reste encore l'empreinte chez beaucoup de gens. Cependant, avec le recul, cette période nous donne aussi la possibilité de montrer à quel point cette voie est une impasse, puisque c'est précisément la leçon de ces dix dernières années : le piège de la dette publique, issue de l'accord entre la finance et l'État sur le dos des populations, mais également l'asservissement de chacun à travers la dette privée, qui a participé grandement à la crise sociale que nous avons subie. Contrairement à ce que racontent certains, il est nécessaire de rappeler que ce qui nous arrive est aussi notre responsabilité, pas seulement politique mais aussi économique : nous avons une double responsabilité, non seulement au sens de La Boétie, parce que nous fabriquons nos tyrans, mais également au sens des objecteurs de croissance, parce que nous collaborons à la « fabrique de la convoitise ».

**Le fait qu'en Grèce ou en Espagne l'auto-organisation soit manifestement le résultat d'un effondrement des conditions d'existence, qui ne sont plus garanties par le système, doit-il nous faire souhaiter que la crise s'accroisse aussi dans les autres pays d'Europe, pour que les populations cessent de se reposer sur les dernières protections existantes**

**et prennent massivement en mains leurs conditions de survie ? Ou peut-on échapper à ce souhait cynique en mettant en évidence d'autres moteurs de l'auto-organisation ?**

C'est un propos que j'entends couramment, mais avec lequel je ne suis pas du tout d'accord. Le capitalisme n'est pas du tout en crise, il est simplement dans une évolution toujours plus autoritaire, globale et violente, il creuse les inégalités sociales au sein des populations et entre les régions du monde, il joue plus que jamais avec sa roue de secours qu'est le fascisme, en tant que stade ultime qu'il peut atteindre quand son spectacle ne fait plus illusion, comme bras armé propre à faire disparaître l'opposition politique et d'éventuels boucs émissaires. D'autre part, le capitalisme ne s'écroulera pas tout seul. Certains croient — ou essaient de faire croire — qu'il est suffisant de développer des alternatives en évitant les rapports de classe, en collaborant avec le capitalisme vert, en essayant naïvement de convaincre des milliardaires de partager et des CRS de ne pas nous frapper, et, surtout, en bannissant le verbe lutter. Faut-il ensuite s'étonner que les mass-médias, les patrons et les dirigeants politiques les félicitent ? Non, rien ne changera sans, à la fois, lutter fermement et inventer des alternatives radicales. N'ayant plus d'adversaire pour l'instant, le capitalisme échafaude des « chocs de civilisation » pour alimenter sa fabrique de la peur, sa diversion médiatique et dérouler son rouleau compresseur sans obstacle majeur sur son chemin.

**En parlant de crise, je ne visais pas une hypothétique crise du capitalisme, mais plutôt celle que vivent de larges franges de la population qui sont tombées dans le plus grand dénuement, qui n'ont plus de possibilités de subsistance. C'est une question qui tracasse depuis toujours les militants, de savoir si le moteur de la révolte est principalement d'être attaqué dans ses moyens de survie ou si d'autres motivations peuvent y mener sans devoir en passer par des situations aussi dramatiques.**

Bien sûr, il s'agit bien d'une crise sociale, au sens de la difficulté à survivre face à la destruction des « acquis sociaux » (terme qu'on préfère aux « acquis sociaux » car les libertés ne se donnent pas, elles se prennent). Au premier abord, cela semble être la condition nécessaire de toute révolution sociale. Je voudrais, non pas réfuter,



mais modérer ce présupposé très répandu. L'être humain n'est pas seulement le produit du hasard et de la nécessité. Toute la marche de l'humanité est une marche contre le sort. La variable que nous portons, chacun, est le produit de la conscience critique qui s'élabore, hésite, renonce, doute, puis, parfois, ose penser autrement et agir radicalement pour le bien commun. Nous ne sommes pas des robots qui réagissons mécaniquement au physicalisme, c'est-à-dire à la suite de causes et de conséquences qui nous entourent ; nous ne sommes pas non plus des animaux comme les autres (malgré toute l'estime que je porte aux animaux et mon refus de participer à leur exploitation), nous n'obéissons pas totalement à l'instinct, ni même à notre culture d'origine, dont nous pouvons changer, dont nous pouvons nous émanciper.

Il y a donc une alternative au changement généré par la nécessité, à l'action réduite à une réaction, à la révolution sociale imposée par l'instinct de survie quand le pain vient à manquer ; c'est la transformation radicale de l'imaginaire social, « l'artivisme » ou « l'anartisme » qui s'exprime dans la création de chansons, de films,



de livres, de revues, de graffitis, au même titre que des lieux donnant à voir des alternatives ou des formes de résistance montrant notre capacité à bouleverser le cours des choses, dans la convergence de luttes — quand nous voulons bien regarder davantage ce que nous avons de commun que ce qui nous divise. Dans ces circonstances-là, nous sommes capables d'intervenir sur les événements, sur l'Histoire, sans que l'état de nécessité en soit le seul moteur. La vie humaine est tiraillée entre l'immense désir de liberté et les lourdes chaînes de la détermination, la tête dans les étoiles et les pieds dans la boue. C'est pourquoi tout n'est pas joué ou, pour le dire autrement, nous ne sommes pas seulement les jouets de l'Histoire, mais aussi ses contributeurs opiniâtres, ses agitateurs courageux, ses animateurs persévérants. Nous ne sommes pas uniquement des opprimés dont la colère monte proportionnellement à la misère et à l'injustice, nous sommes aussi des êtres qui désirons sans fin et qui imaginons diversement une vie autre, toute autre. Les semences de l'imaginaire germent et poussent dans l'humus de nos vies, dans les charniers de nos échecs, dans le

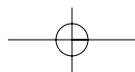


cimetière des idéologies assassines. Bien que les temps soient sombres et menaçants, nous sommes loin d'avoir dit notre dernier mot !

**Ces initiatives multiples et locales sont-elles vécues par ceux qui les mènent comme destinées à s'étendre, à faire des jonctions, à gagner finalement sur le système ? Leurs participants se projettent-ils dans un futur plus ou moins proche où elles ne seront plus en marge du système mais le remplaceront ? Se préparent-ils à un moment décisif où il faudra affronter le système pour éviter d'être détruit par lui ?**

Résister sans créer, c'est tourner en rond, et créer sans résister, c'est voir tôt ou tard ce qu'on crée être piétiné. Les deux sont donc nécessaires, complémentaires, indispensables. Ces dernières années en Grèce, nous avons ouvert les yeux autour de nous, un peu partout, grâce à des exemples concrets comme les dispensaires médicaux autogérés qui soignent énormément de monde (sachant qu'un tiers de la population est aujourd'hui sans couverture maladie). Maintenant, l'étape suivante est en ligne de mire : renverser ce système politique, économique et social inique pour étendre à toute la société cette autre façon de relationner, d'échanger, de débattre, de décider, de s'entraider, de créer. Le pouvoir est le cœur du problème. Il est notre ennemi mortel. Ce sera lui ou nous. Quand il basculera, nous devons être résolus et sans concession aucune, pour ne jamais revenir en arrière.

Mais, pour cela, la condition essentielle est celle du nombre ; c'est donc un cercle vertueux qu'il faut arriver à mettre en place, c'est-à-dire : toucher, troubler, démonter, expliciter, convaincre, ouvrir, élargir, travailler à se rendre inutile, impliquer par le bouche à oreille, donner à voir diversement, dans une perméabilité avec la société. La marginalité actuelle des mouvements révolutionnaires ne doit pas être opaque, froide, sectaire ni dogmatique. Sinon, nous pourrions longtemps nous complaire à ne pas être 1% et à exister malgré tout. Nous en parlons souvent entre nous en assemblées : tout phénomène révolutionnaire insuffisamment préparé dans l'imaginaire social se condamne à la pire des contre-révolutions. Quand le fruit tombe sans être mûr, il ne peut être que stérile. Prenons, par exemple, la Commune de Paris : les Versaillais n'ont eu aucun mal à lever des troupes parmi les paysans parce que l'imaginaire social n'avait pas suffisamment irrigué les zones reculées, et elle a été écrasée par la violence des armes. Deuxième exemple :



en mai 68, il a suffi de jouer avec la peur et d'organiser des élections pour voir s'accomplir le « retour à la normale » parce que, malgré l'enthousiasme, nous n'étions pas assez nombreux à être convaincus de la nécessité de transformer radicalement la société. Dans les deux cas, que ce soit la contre-révolution violente ou celle des urnes, le problème est d'arriver à étendre notre désir de changement radical, notre enthousiasme dans la créativité et la résistance, à beaucoup plus de gens, sinon on ira à nouveau à l'échec.

**Comment expliques-tu cette situation particulière de la Grèce où, simultanément, les deux extrêmes politiques, extrême-droite et anarchistes, sont très présents et actifs, alors qu'une partie grandissante de la population rejoint la protestation ?**

Le mouvement social grec est extrêmement fertile en propositions : il écrit énormément, il occupe la vie, les murs, le monde avec toutes sortes de déclinaisons ; il crée des chansons et différents supports pour véhiculer les alternatives qu'il désire et initie ; il est souvent joyeux, festif et génère un fort sentiment de fraternité. La détermination est très grande parmi les anticapitalistes et les antifascistes, c'est pourquoi on arrive à contenir l'extrême-droite plus qu'ailleurs, malgré des circonstances beaucoup plus difficiles.

Je crois qu'on peut évoquer trois raisons fondamentales : une raison sémantique, une raison empirique et une raison conceptuelle. La raison sémantique est que tout le mouvement social se revendique antifasciste, puisque le fascisme est encore pire que le capitalisme ou, plutôt, en est le stade ultime ; donc on n'assiste pas à cette dérive péjorative du terme antifasciste, qui participe de la manipulation par la confusion. La deuxième raison est empirique : nos aînés dans le mouvement social témoignent de ce qu'a été l'extrême-droite au pouvoir, il y a seulement quarante ans. L'extrême-droite au pouvoir, c'est l'élimination physique et massive des opposants politiques, puis de toutes sortes de boucs émissaires, et c'est aussi la censure totale et la destruction de tout ce qui contredit l'idéologie au pouvoir : philosophie, poésie, chanson, théâtre... Angélique Ionatos évoque la destruction de disques, de livres, y compris d'œuvres littéraires et philosophiques de la Grèce antique, sous le régime des Colonels. Quant à la raison conceptuelle, nous ne sommes pas d'accord avec beaucoup de gens — y compris proches du mouvement libertaire — en Europe du Nord et aux

États-Unis qui ont tendance à sacraliser la liberté d'expression comme le premier et le plus inaliénable de tous les droits. Pour nous, il y a une liberté qui prime sur la liberté d'expression, c'est la liberté de vivre. Quand la liberté d'expression des fascistes, en tant que parole publique, menace la liberté de vivre de certains d'entre nous, sous prétexte de catégories et d'étiquettes qu'on leur a apposées (orientation sexuelle, couleur de peau, sexe, âge, religion ou absence de religion...), nous ne nous gênons pas pour hacker leurs sites Internet, pour saboter leurs meetings, pour agir dans les quartiers où ils harcèlent les migrants. Pour le dire autrement, ceux qui osent exclure certains d'entre nous sur l'agora s'excluent d'eux-mêmes. Dans le quartier d'Exarcheia, quand un fasciste est reconnu pour avoir commis des exactions, il est mis tout nu et chassé du quartier, ce qui est encore bien gentil comparé à leur violence sans pitié. Bref, ces trois raisons nous donnent la capacité de contenir l'extrême-droite, pour l'instant en tout cas, par comparaison à l'échec auquel on assiste en France, par exemple, où la famille Le Pen est loin devant et poursuit son ascension vers le pouvoir.

**On peut penser que cela fait aussi une différence par rapport à des personnes tentées de se rallier à l'extrême-droite parce qu'elles sont critiques du système mais se trompent de côté ; ça n'arriverait pas s'il y avait une distinction plus claire telle que vous la défendez. Ici, l'extrême-droite joue sur la confusion, se prétend sociale et anticapitaliste. Lorsque nous défendons la liberté d'expression pour tous, nous comptons sur notre capacité à contredire chaque propos, démonter chaque mensonge, révéler chaque manœuvre, mais en pratique on n'arrive pas à le faire.**

En premier lieu, il est indispensable de démonter les passerelles, couper tous les liens avec l'extrême-droite, dénoncer ceux qui brouillent les moyens de l'identifier, par exemple Etienne Chouard qui prétend nous apprendre la démocratie directe tout en soutenant que « le FN est à gauche » et que « Alain Soral est un résistant ». Chouard est un exemple particulièrement intéressant pour comprendre le fléau politique qui frappe la France, parce qu'il utilise non seulement des marqueurs de la gauche, mais également des marqueurs de l'anarchie, tout en affirmant que l'un des pires antisémites pronazis en France est un résistant. Il entretient savamment la confusion, dans sa forme la plus aboutie, et c'est

pourquoi il est un virus au sens étymologique du terme pour le mouvement social (*virus* en latin : poison mortel). On ne laisse pas passer ce genre de baudruches en Grèce, on ne cherche pas une seule seconde à faire le tri parmi ce qu'ils disent, entre ce qui est acceptable et ce qui ne l'est pas, car c'est aussi dangereux que contraire à l'autre but que nous recherchons : la cohérence.

**Dans *Je lutte donc je suis* on ne parle pas de la Coopérative Intégrale Catalane ; est-ce par manque de place ou parce que tu as des reproches à leur adresser ?**

(Rires) Ce n'est ni par reproche ni par manque de temps ; je suis en contact avec Enric Duran qui nous a bien aidés à mener certaines actions en Grèce, notamment durant les mois de juin et juillet 2015. Il est en train de basculer vers une autre forme, plus mondiale, de Coopérative Intégrale, sur laquelle je me documente en ce moment, car je veux lui consacrer plus d'espace pour donner à comprendre l'importance majeure de ce qu'il est en train de faire ; ça fait partie



de mes projets pour un prochain film. Non, vraiment Enric est un compagnon épatant, imaginatif, cohérent et infatigable.

**Ce processus qui est en train de se dérouler, d'après tes observations et analyses, penses-tu qu'on peut l'appeler révolutionnaire, au sens où il a l'intention d'aller jusqu'au bout, où sa visée est révolutionnaire, ou même déjà du seul fait de ses pratiques, indépendamment de leur résultat ?**

Nous pouvons le dire dans les deux sens : ce que nous vivons actuellement en Grèce est la maturation de fruits nés de la floraison insurrectionnelle du mois de décembre 2008. Les graines sont là en train de prendre forme et je crois même que, plus le temps passe, plus il sera difficile d'empêcher ce qui va se passer. La faiblesse de la révolution tunisienne d'il y a cinq ans, de l'aveu même de compagnons tunisiens avec lesquels j'en ai parlé et qui se sont aussi intéressés à l'expérience grecque, c'est qu'il ne suffit pas de saisir l'opportunité de renverser le pouvoir, il faut être prêts et en



nombre suffisant pour mettre en place immédiatement les alternatives nécessaires, tant sur le plan politique qu'économique et social. En l'occurrence, en Tunisie, personne n'aurait pu imaginer, il y a cinq ans, le renversement d'un régime armé et soutenu par la France, doté d'une fabrique de l'opinion par une télévision digne de Berlusconi, et qui avait précédemment martyrisé ses opposants. Finalement, c'est d'abord le nombre dans la rue, puis la prise de conscience et la prise de confiance qui ont provoqué le renversement du pouvoir, et cela peut tout à fait se reproduire sur la rive nord de la Méditerranée — et si ça doit se produire quelque part, ce sera d'abord en Grèce. Une énorme différence, que confirment les compagnons tunisiens, c'est qu'en Grèce cela fait maintenant sept ans qu'on y travaille, quotidiennement, tant en matière de résistance que de création, de lutte que d'alternative, dans l'auto-gestion, la solidarité, la démocratie directe, dans l'imaginaire artistique et toutes les autres sortes d'initiatives qui contribuent d'ores et déjà à semer les graines du jardin de demain.

Il n'y pas de découragement, pour la simple raison qu'on ne se situe pas dans une perspective d'espoir. L'espoir était le mot utilisé par Tsipras pour sa campagne de janvier ; son slogan principal était : « L'espoir arrive ». Or, l'espoir c'est pour ceux qui attendent. Nous, nous agissons sans attendre, comme si la révolution allait intervenir demain. Espérer, c'est se situer dans une perspective de résultat, et nous ne voulons pas devenir des spéculateurs de nos actes, que nous choisirions en fonction du profit, personnel ou général, que nous pouvons en tirer. L'essentiel dans la voie de l'émancipation individuelle et sociale, c'est la lucidité. Ce sont nos convictions éthiques et politiques, et non pas la perspective de résultats, qui nous poussent à agir, et advienne que pourra. Comme le dit Raoul Vaneigem : « L'espoir, c'est la laisse de la soumission ».

**En guise de conclusion, il me reste à ajouter que le film « Je lutte donc je suis » est superbe, enthousiasmant, généreux et suscite le désir intense de rejoindre ce processus multiforme de créations et de luttes qui font la vie libre. Merci à Yannis et à tous ceux qu'il a filmés. Écrivons-en la suite.**

**Propos recueillis par  
Annick Stevens**